

9 décembre 2011

Si ce qu'on appelle autoportrait dépend de ce fait qu'on l'appelle « autoportrait », un acte de nomination devrait me permettre, *à juste titre*, d'appeler autoportrait n'importe quoi, non seulement n'importe quel dessin (« portrait » ou non) mais tout ce qui m'arrive et dont je peux m'affecter ou me laisser affecter. Comme Personne, dira Ulysse au moment d'aveugler Polyphème. Avant même qu'on ne tente une histoire raisonnée du portrait, avant même qu'on ne diagnostique son déclin ou sa ruine (« le portrait périclité » disait Valéry⁽⁶⁰⁾), on doit toujours dire de l'autoportrait : « s'il y en avait... », « s'il en restait ». C'est comme une ruine qui ne vient pas *après*

l'œuvre mais reste produite, *dès l'origine*, par l'avènement et la structure de l'œuvre. A l'origine il y eut la ruine. A l'origine arrive la ruine, elle est ce qui lui arrive d'abord, à l'origine. Sans promesse de restauration. Cette dimension de simulacre ruineux n'a jamais menacé, au contraire, le surgissement d'une œuvre. Simplement il faut savoir, donc *il faut bien voir* ça, que la fiction performative qui engage le spectateur dans la signature de l'œuvre ne donne à voir qu'*au travers* de l'aveuglement qu'elle produit comme sa vérité. Comme entrevue d'une jalousie. Même si on était sûr que Fantin-Latour se dessine lui-même en train de dessiner, on ne saura jamais, *à observer l'œuvre seule*, s'il se montre en train de *se* dessiner ou de dessiner *autre chose* — ou encore lui-même *comme autre*. Et il peut toujours, de surcroît, dessiner cette situation-ci, le déroberement de ce qui vous regarde, et vous observe fixement ne pas voir de quoi et de qui il s'agit. Le signataire le voit-il lui-même, ce qu'il vous fait observer, l'aura-t-il vu en quelque présent ?

68-69